

112759

BU



3890.

Leitzkau

398

1711



LA
MAISON
DE
CAMPAGNE
COMEDIE

PAR
MR. DANCOURT.



Du M.
1784

A BRUSSELLES,
Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand-Libraire
proche la Steen-Porte.

M. DCC. XL

A C T E U R S

MR. ET MAD. BERNARD.
MARIANE, Fille de Monsieur Bernard.
ERASTE, Amant de Mariane.
LA FLECHE, Valet d'Eraste.
DORANTE, Frere de Mariane.
LISETTE, Suivante de Mariane.
LE MARQUIS, Gascon.
LE BARON, Ami du Marquis.
THIBAUT, Portier de Mr. Bernard.
Mr. GRIFFARD, Ami de Mr. Bernard.
NICOLE, Cuisiniere de Mr. Bernard.
TROIS HOUBEREUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de Mr. Bernard.
UNE COUSINE de Mr. Bernard.





L A
 MAISON
 DE
 CAMPAGNE
 COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA FLECHE, LISETTE,

L I S E T T E.

Encore une fois, Monsieur, si vous avez quelque consideration pour elle, retournez à Paris, & qu'on ne vous voye point ici.

E R A S T E.

Ma pauvre Lisette que je luy parle un moment; que je la voye seulement, je r'en conjure.

L I S E T T E.

Mais vous êtes le Maître, vous voila dans le logis; il ne tient qu'à vous d'y demeurer, je croy même que si Mariane vous y sçavoit, elle auroit peut-être autant d'empressement de vous voir & de vous parler; que vous en temoignez vous-même.

N 6

E R A S T E.

Et pourquoy donc, ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un & à l'autre.

L I S E T T E.

C'est que j'en sçais les consequences. Dès que vous serés ensemble vous ne pourrez vous refoudre à vous quitter. Quelqu'un vous surprendra, & où en serons-nous, s'il vous plaît.

L A F L E C H E.

He bien, quand on nous surprendra, nous jetteray t'on par les fenêtres?

L I S E T T E.

Non, mais on nous mettra à la porte, & on enverra Mariane dans un Couvent.

E R A S T E.

Et n'y seroit-elle pas moins gênée que dans la maison de son pere?

L I S E T T E.

Oh vraiment non, elle n'y seroit pas moins gênée; vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Couvent pour une grande fille qui a coûtume d'être dans le monde.

E R A S T E.

Mais ne suis-je pas bien malheureux! ce logis est ouvert à tout le monde, & je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

L I S E T T E.

C'est que vous êtes un épouseux vous, & que Monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

L A F L E C H E.

Et que veut-il donc de par tous les diables.

L I S E T T E.

Ce qu'il veut? C'est un ladre, qui veut garder la fille, & son argent pour lui.

L A F L E C H E.

Oh il veut, il veut, nous ne voulons pas nous, pour l'argent passe, mais pour la fille si elle vouloit prendre de mes Almanachs, je desierois bien un Regiment de peres de la garder.

L I.

L I S E T T E.

Elle n'en prendra pas, je t'en répons.

L A F L E C H E.

Tant pis, nous ne venons pourtant icy que pour cela mon maître & moy, & si vous faifiez bien l'une & l'autre, sans tant faire de façons, il enleveroit ta maîtresse, & je t'enleverois moi, ce seroit justement partie quarrée, & nous vous ferions voir du país, je t'en répons.

L I S E T T E.

Quoi mort de ma vie, vous seriez assez hardis de vous jouter à la Justice, & d'enlever la fille d'un gentilhomme de Robe, & toy marouille tu as l'effronterie de me proposer...

L A F L E C H E.

Oh, oh, tu va faire la dragone de vertu comme à ton ordinaire, fais-nous, fais-nous parler à ta Maîtresse. Elle sera peut être plus raisonnable.

E R A S T E.

Mais est-il possible, Lisette, que son frere ne soit point ici. Il est de mes intimes, & malgré l'entêtement de son pere....

L I S E T T E.

Je vous ay déjà dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis. Il ne fait guerre d'ordure au logis vraiment, & ce n'est pas sa fille seule que notre vieux avaricieux fait enrager. Il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur. Sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez luy, ce seroit luy arracher l'ame que de tuer un lapin dans sa garenne, & il se desesperere autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

E R A S T E.

Vous vous ennuyez donc furieusement ici.

L I S E T T E.

Pas trop : mais le vieux penart se desesperere souvent :

CAR

302 LA MAISON DE CAMP.
car il a beau faire, & beau dire, Madame sa femme
va toujours son train. Le petit homme crève de dépit,
& Mariane & moi pâtissons de ses chagrins. Mais tout
est perdu, j'entens quelqu'un, c'est lui peut-être.

ERASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part?

LA FLECHE.

Maugré-bleu soit du sot homme, qui ne veut pas
qu'on épouse sa fille.

LISETTE.

Fourez-vous tous deux sous ce degré, & allez-vous
en, dès qu'il n'y aura plus personne ici.

SCENE II.

LISETTE, MARIANE

LISETTE.

AH, ah; c'est vous.

MARIANE.

Il y a une heure que je te cherche, Lisette, ne sçait
tu qui sont ces personnes qui se promènent dans le jar-
din, & que ma belle mere est allé joindre?

LISETTE.

Non, mais je voudrois bien que Monsieur votre pe-
re fût allé les joindre aussi.

MARIANE.

Je croy qu'il ne sera guerre content de cette visite.

LISETTE.

Eh tenez; tenez, en voicy une dont il sera bien
moins satisfait en cas qu'il le sçache.

SCENE

SCENE III.

MARIANE, ERASTE, LISETTE, LA
FLECHE.

MARIANE.

AH Ciel!

LISETTE.

Dites vous vîtement deux ou trois paroles, & je vais
moi faire le guet de peur d'accident.

MARIANE.

A Quoy m'exposez vous, Eraste, Et que venez-vous
faire ici?

ERASTE.

Jy viens mourir; Madame, puisque vous me re-
cevez avec tant de surprise, & que ma presence vous
fait si peu de plaisir.

MARIANE.

Ah! Eraste, elle m'en fait assez pour vous pardonner
tous les chagrins qui m'arriveront, si mon pere sçait
que je vous ay seulement parlé.

ERASTE.

Que voulez-vous que je devienne, Madame?

MARIANE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement
favorable. J'ay une belle mere dont je menage l'amitié
par ma complaisance, elle me témoigne mille bontez
que je n'en devois pas attendre, & je crois même qu'el-
le seroit peut-tre dans nos interêts, si j'avois la force
de lui avouer que je vous aime.

ERASTE.

Hé bien, Madame, nous n'avons donc rien à crain-
dre de sa part, & vôtre frere & de mes amis. Sur cer-
te confiance ne pouvons-nous point hazarder que je de-

ACHUE

304 LA MAISON DE CAMP.

meure icy quelques jours, je me cacherai où l'on vou-
dra.

LA FLECHE.

Ouy, mais aura-t'on soin de nous apporter à manger?

ERASTE.

Eh, tai-toy. Je vous jure belle Mariane qu'on ne le
sçaura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'im-
porte pourvû que je sois dans la même maison où vous
êtes.

LA FLECHE.

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diete, je
vous en avertis.

ERASTE.

Je ne sortiray point de l'endroit où l'on m'aura mis,
pourvû que je vous voye un seul moment par jour, ado-
rable Mariane, ne me refusez point cette grace, je
vous en conjure.

MARIANE.

Cela ne se peut, Eraste, & vous ne devriez point
m'en faire la proposition.

ERASTE.

Quoi! vous voulez que je retourne à Paris?

LISETTE.

Ouy, s'il vous plaît, & tout au plus vite, & vous
sirez de ce côté, voila vôtre pere qui vient droit icy.

ERASTE.

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANE.

Demeurez dans le Village, & qu'on ne sçache point
que vous y êtes.

LISETTE.

Detaillez donc.

ERASTE.

Pourrois-je vous voir quelque fois?

LISETTE.

Non

M A R I A N E.

Je ne ſçauois vous en repondre.

L I S E T T E.

Depêchez-vous donc.

E R A S T E.

M'écrirez-vous!

L I S E T T E.

Peût-être.

M A R I A N E.

Si je le puis.

L I S E T T E.

Ils n'auront jamais fait.

E R A S T E.

Si je ſuis ſeulement deux heures ſans apprendre de vos nouvelles....

L I S E T T E.

Vous ne vous en irez pas?

M A R I A N E.

Ne faites point d'extravagance.

L I S E T T E.

Eh mort de ma vie voila vôtre pere ſur nos talons.

S C E N E I V.

M R. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

A H ! bourreau qu'as tu fait , & tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même , coquin ne t'avois-je pas donné ordre.

T H I B A U T.

Hé bien d'accord , vous m'avez baillé ordre que je ne laiſſe entrer perſonne dans la maiſon , & vôtre femme m'a baillé ordre que je laiſſe entrer tout le monde ? Comment diable ? Voulez-vous que je faſſe ?

M R. BER.

M. BERNARD.

Que tu m'obéisse, traître.

THIBAUT.

Eh morguoy, de quoy vous boutez-vous en peine ;
ce n'est pas vous qu'ils demandont : c'est elle.

Mr. BERNARD.

Et c'est par cette raison là, marouffe.

THIBAUT.

Tenez, Monsieur, j'aime mieux vous chagriner que
vôtre femme, & quoy que vous soyais bien diable, al-
le est morgué sans comparaison plus diable que vous,
quand elle s'y met.

Mr. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout cecy. Vien-
ça, parle moy un peu, écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colere ; vous
êtes toujours de mauvaise humeur.

Mr. BERNARD.

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver ?

THIBAUT.

Oh ventregué, après ceux là il faut tirer l'échelle ;
& ce sont les plus belles physionomies de parsonnes, que
j'aye jamais veües.

Mr. BERNARD.

Combien sont-ils ?

THIBAUT.

Quatre ; deux gros Monfieurs qui m'ont la mine d'ai-
mer bien la joye, avec deux belles Dames qui ne le
haïssont pas je croy.

M. BERNARD.

Tu ne sçais comme on les appelle ?

THIBAUT.

Non, mais ils sont venus dans un biau carosse tout
doré avec six gros chevaux, & je ne sçay combien de
laquais derriere.

Mr. BERNARD.

Et tout cet équipage est chez moy ?

THI-

T H I B A U T.

Non, le cocher est allé bouter le carosse sous quel-
que hangar dans le Village, car tous les vôtres sont
pleins de jarbes; mais il ramenera les chevaux, & j'ay
dit que vous aviais une belle étable, où il en tiendrois
plus de vingt-quatre.

Mr. BERNARD.

Ah! le pendart.

T H I B A U T.

Vous ferez morgué ravy d'envisager ces chevaux-là.
Je n'en ay jamais vû de si gros en ma vie. Ils m'ont
tout l'air d'être bien nourris.

Mr. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y résister, & depuis que ma
pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite mai-
son de Campagne, j'y ay depensé en moins d'un été
mon revenu de quatre années.

T H I B A U T.

Morguoy, vous vous divartissez bien aussi, toujours
grand chère & biau feu, la maison ne desemplit point,
& nan vous viant voir de par tout, jarnigué c'est qu'on
vous aime.

Mr. BERNARD.

Eh ouï; ouï l'on m'aime, mais je voudrois bien
qu'on ne m'aimât point tant.

T H I B A U T.

Il faut que ce soit un fort, voyez vous, & sty qui
vous a vendu la maison étoit parguenne aussi embarrassé
que vous. On l'aimoit tout de même, & il ne vouloit
pas nen plus qu'en l'aimât.

Mr. BERNARD.

Si j'avois bien sçeu cela...

S C E N E V.

MONSIEUR BERNARD, THIBAUT,
LISETTE.

L I S E T T E.

Monsieur, Madame est dans le jardin avec des Dames & des Messieurs qui vous demandent.

Mr. BERNARD.

Que le diable les emporte, j'ay bien affaire de leur visite. Et qui sont-ils encore?

L I S E T T E.

Il y a ce gros Abbé qui est si long-temps à table, & qui boit tant sans s'enivrer avec un autre Monsieur.

Mr. BERNARD.

Fort bien.

T H I B A U T.

Je vous le disois bien qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

L I S E T T E.

Et puis cette jeune Marquise, qui gagna l'autre jour l'argent de Madame.

Mr. BERNARD.

Ah juste Ciel!

L I S E T T E.

Elle est avec cette autre Dame qui est de si bonne humeur.

Mr. BERNARD.

Qui?

L I S E T T E.

Et là, celle qui en riant vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

T H I B A U T.

Cela étoit bouffon.

Mr. BER.

Mr. BERNARD.

Ne me voila pas mal, & comment Madame a-t'elle
reçû ces gens-là?

L I S E T T E.

Oh, elle paroît bien fâchée contr'eux.

Mr. BERNARD.

Ouy.

L I S E T T E.

Ouy, car ils luy ont dit qu'ils ne seroient icy que
huit jours.

Mr. BERNARD.

Comment huit jours. Oh ventrebleu je leur feray si
mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si long-temps. Ne
dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin.

L I S E T T E.

Ouy, Monsieur dans la grande allée. Je vais leur dire
que vous allez venir.

BERNARD.

Huit jours, morbleu huit jours, quatre personnes, six
chevaux, & un tas de valets; mais ventrebleu faudra-
t'il que j'aye toujours des pensionnaires comme ceux là.
Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-cy encore.

S C E N E VI.

MONSIEUR BERNARD, THIBAUT,
UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est de la part de Monsieur vôtre neveu, Mon-
sieur.

Mr. BERNARD.

Hé bien va, je luy donne le bon jour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain diner avec vous, Monsieur.

Mr. BER-

Mr. BERNARD.

Je ne dine point demain, j'ay des affaires.

LE SOLDAT.

Voila un Faisan & quelques Perdreaux qu'il vous envoie.

Mr. BERNARD.

Ah, ah, mon neveu sçait mieux vivre que les autres encore. Prends ce Gibier toy & qu'on le mette fraichement.

LE SOLDAT.

Il amenera deux ou trois de nos Capitaines avec luy.

Mr. BERNARD.

Comment diable? deux ou trois Capitaines, écoutez, je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires, tien, reprends ton gibier, mon amy, & dis à mon neveu...

LE SOLDAT.

Oh ça ne fait de rien, ils ne laisseront pas de venir, ils s'ennuient comme tout à ce Camp, & votre maison leur vient bien à point; allez ils vous tiendront bonne Compagnie.

Mr. BERNARD.

Ah! j'enrage. Comment morbleu, il m'envoie un Faisan, & quatre Perdreaux, & il m'amenera cinq ou six bouches à nourrir.

S C E N E VII.

MR. BERNARD, MR. GRIFFARD.

Mr. GRIFFARD.

Monsieur je ne sçay pas que cela veut dire; mais si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules jusques dans votre basse cour.

Mr. BER-

M. BERNARD.

Comment donc, que veux tu dire?

Mr. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois,
& ils sont venus tirer jusques dans votre clos. Est-ce que
vous n'avez pas entendu?

Mr. BERNARD.

Non vraiment : & d'ou vient qu'on ne leur a point
ôté leur fusil ? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb
dans la cervelle ?

Mr. GRIFFARD.

Bon, bon. Ils sont trois ou quatre grands escogrifs
de ce Camp, & Monsieur votre neveu est avec eux,

Mr. BERNARD.

Mon neveu, dis tu ?

Mr. GRIFFARD.

Ouy, Monsieur.

Mr. BERNARD.

Ah ! le traistre. Il m'envoye du gibier qui ne luy
coûte guere.

Mr. GRIFFARD.

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer, &
leur valets en sont si chargez, qu'ils ne sçauroient mar-
cher.

Mr. BERNARD.

Mais ne suis je pas bien miserable de me voir ainsi
piller de tous les côtez, & d'avoir une carogne de fem-
me qui veut encore que je fasse bonne mine, malgré que
j'en aye. Mon pauvre Mr. Griffard.

Mr. GRIFFARD.

Monsieur.

Mr. BERNARD.

Il faut que tu m'aydes à remedier à tout ce-cy, mon
enfant.

Mr. GRIFFARD.

Volontiers, Monsieur, & le cœur me saigne de voir
manger votre bien par mille gens qui croient encore
vous faire trop d'honneur.

Mr. BER-

Mr. BERNARD.

Cela est horrible, mais n'y a-t'il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela.

Mr. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais icy si j'étois en v^otre place.

Mr. BERNARD.

Ouy, mais ma femme y seroit toute seule, & ce seroit bien pis encore, elle mettroit tout par écuelles.

Mr. GRIFFARD.

C'est bien dit; que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi.

Mr. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée; & j'ay fait une grande sottise de l'acheter.

Mr. GRIFFARD.

D'accord. Attendez, faites-moy ôter tous les meubles, & n'en laissez dans le logis que ce qu'il en faut pour vous nécessairement.

Mr. BERNARD.

Eh ne l'ai-je pas déjà voulu faire? Mais cela n'a servi de rien.

Mr. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous, & les gens qui viendroient vous voir, n'y viendroient qu'en passant du moins.

Mr. BERNARD.

Point du tout. Ma coquine les fait rester, & tout le monde couche dans ma grange comme par divertissement. J'en suis pour ma paille & mon bled, & quand je m'en fache, elle me dit que je suis un brutal, & que je ne sçay pas vivre.

Mr. GRIFFARD.

Oh bien, Monsieur, je n'y sçay donc qu'un remède.

Mr. BERNARD,

Et quel est-il? Parle,

Mr.

Mr. G R I F F A R D.

Je mettrois le feu à la maison, je crois que vous y
gagneriez encore, mais qui est ce Monsieur-là?

Mr. B E R N A R D.

Je ne le connois point.

S C E N E VIII.

Mr. BERNARD, LE MARQUIS, Mr.
GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant Gascon.*

M On cher Monsieur, vôtre très humble serviteur,
M. B E R N A R D.

Monsieur, je vous donne le bon jour.

L E M A R Q U I S.

Vous me connoissez à ce que je puis voir.

M. B E R N A R D.

Ouy, Monsieur, à ce qu'il me semble.

L E M A R Q U I S.

Il y a pourtant long-tems que j'ay dessein de boire
avec vous.

M. B E R N A R D.

Ce n'est pas une consequence, &...

L E M A R Q U I S.

J'ay laissé les Dames avec ce gros coquin d'Abbé ;
elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas ;
pour moy qui ne suis point joueur, je me range auprès
du maître du logis, & je vous jure que sans l'envie que
j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit
voyage.

M. B E R N A R D. *à part.*

Et qui diable t'a prié de le faire.

Tom. II.

O

LE

LE MARQUIS.

Scavez-vous que c'est un bijou que vôtre petit maison, hem?

M. BERNARD.

C'est un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

LE MARQUIS.

Plait-il ? Hem ? n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci, pour recevoir ses amis. Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute.

M. BERNARD.

Ouy, Monsieur, mais j'aime fort mon petit particulier pour moy.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin sur tout, & sans le bon vin & la bonne chere, par ma foy je dis fy de la Campagne.

M. BERNARD.

Ho bien, mon vin ne vaut rien du tout, & la chere que l'on fait icy n'y devoit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Et allons, allons, vous êtes un compere qui avez l'air de vous bien traiter; & nous scavons que vôtre épouse est d'un goût delicat sur tout.

S C E N E IX.

THIBAUT, M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

T H I B A U T.

M^{Onsieur.}

M. BERNARD.

Qu'est-ce?

THE

C'est Monsieur le Baron de Messy qui a perdu son oysel avec des grelots. Il dit qu'il est parché sur un des arbres du jardin ; ne voulez-vous pas qu'on l'y rende ?

L E M A R Q U I S.

Le Baron de Messy ?

S C E N E X.

Mr. BERNARD, LE MARQUIS, LE
BARON, THIBAUT, M. GRIF-
FARD.

L E B A R O N.

JE vous demande pardon, Monsieur, & j'ay à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moy, Monsieur, & pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

T H I B A U T.

Je m'en vas avec vos garçons ravaindre vôtre oysel, ne vous boutez pas en peine.

L E B A R O N.

Comment vous trouvez-vous du séjour de la Campagne ?

M. BERNARD.

Fort mal je vous jure, & j'en suis déjà si las...

L E M A R Q U I S.

Eh vraiment, justement, c'est le Baron, c'est lui-même.

L E B A R O N.

Et c'est vous mon pauvre Marquis ! nous ne nous sommes point vus depuis l'Academie, je crois.

O 2

L E

LE MARQUIS.

Sandis, mon cher; voila une des plus heureuses rencontres que j'aye eüe de ma vie.

M. GRIFFARD.

Ces deux Messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD.

Ouy je vois fort bien qu'ils se connoissent; mais je n'en connois pas un moy.

LE MARQUIS.

Monsieur je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la Province. Je te felicite, Baron, d'avoir un voisin comme Monsieur.

LE BARON.

C'est pour moy un avantage dont je pretens bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Cadedis, vous ferez amis, & je veux former les nœuds de cette amitié moy.

LE BARON.

C'est une grace que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordy, je te l'accorde & sans remise nous sommes icy bonne compagnie, renvoye ton équipage, & passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD.

Eh bien ne voila-t'il pas comme ils font les honneurs de chez moy.

LE MARQUIS.

Hem? Je ne barguigne point comme vous voyez; & je suis seur que vous me sçaurez gré de me saisir ainsi de l'occasion, la Dame du logis ne me querellera pas non plus je croy, Baron te faudra-t'il beaucoup prier pour te faire demeurer à la Cour de cette Princeesse?

Mr. BERNARD.

Si cet hommellà connoît toute la Noblesse du país;

il me fera des amis malgré de tout le monde que j'en
aye.

LE MARQUIS.

Madame, voila un Gentil-homme que je vous pre-
sente.

SCENE XI.

Mr. ET Mad. BERNARD, LE MAR-
QUIS, LE BARON, Mr GRIF-
FARD.

LE BARON.

TE suis bien-heureux, Madame, d'être voisin d'une
si belle personne, & le peu de bien que j'ay dans
ce pais-ci, me sera desormais plus precieux que les
plus belles terres du monde.

Mad. BERNARD.

Monsieur, je suis vôtre très-humble servante.

LE MARQUIS.

Ce Baron n'est pas fat au moins. Je le debauché,
Madame, & je le fais rester ici.

Mad. BERNARD.

Vous ne sçauriez fairé plus de plaisir à Monsieur &
à moy.

Mr. BERNARD.

Vous en avez menty, carogne, & vous sçavez bien
le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, Madame, de ne pouvoir pas
profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez
moi quelques Dames de mes parentes que je ne puis
pas quitter honnêtement.

O 3

LE

318 LA MAISON DE CAMP.

LE MARQUIS.

Bon, tu te moques. Il a chez lui de Dames, & nous avons des Dames ici. Joignons toutes nos Dames ensemble. C'a Baron, sans façons, envoyons chercher les tiennes. Plus on est de foux, plus on rit.

Mr. BERNARD.

Voilà un expedient admirable, j'enrage.

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même;

Mr. BERNARD.

Fort bien.

LE BARON.

Vous le voulez absolument au moins?

Mr. BERNARD.

Point du tout, & si cela vous gefne; je vous assure que de mon côté.....

SCENE XII

Mr. ET Mad. BERNARD; LE MAR-
QUIS, LE BARON, THIBAUT,
Mr. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur, vôtre oysel est retrouvé, & nan lui a rebouté sa callotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, & nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Depêche au moins, je ne me puis passer de toi.

SCE

S C E N E XIII.

Mr. ET Mad. BERNARD, LE MAR-
QUIS.

Mr. BERNARD.

MOrbleu, Madame, vous êtes cause que je ne suis pas le Maître chez moy.

Mad. BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS.

Il est bon homme le Baron. Un peu trop façon-
nier d'abord, cela n'est point du goût du siècle. Vi-
vent, vivent morbleu les gens de chez nous pour être
francs & genereux: depuis que je suis à Paris, j'ai re-
formé moy seul la moitié de la Cour.

Mad. BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agreable

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air: & donc ces belles qu'en
avez-vous fait?

Mad. BERNARD.

Elles font encore au jeu, & Mariane jouë pour moy.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires ensemble, Madame, au
moins point de depense superflüe, nous avons plus d'un
jour à vivre ensemble.

Mad. BERNARD.

Que vous êtes badin!

M. BERNARD.

Le pauvre enfant.

LE MARQUIS.

Non sans façon. La piece de boucherie cela suffit.

O 4

Vous

Vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas ;
il ne faut point d'autre extraordinaire : Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le Maître, tu n'aurois pas seulement
du pain des valets.

S C E N E XIV.

MONSIEUR ET MADAME BERNARD.

Mad. BERNARD.

Vous ferez toujours de la même humeur, & desor-
mais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non morbleu, il n'y aura plus moyen de vivre avec
moy, car je n'aurai bien-tôt plus de quoy vivre. Je
voudrois déjà que cela fût pour ne plus voir tout ceci.

Mad. BERNARD.

Mais vous prêchez toujours misère.

M. BERNARD.

C'est que vous m'y plongez dans la misère.

Mad. BERNARD.

En vérité, Monsieur, cela est horrible, & il sem-
ble que je ne sois devenuë vôtre femme que pour être
deshonorée dans le monde par vos manieres.

M. BERNARD.

Et ventrebleu, Madame, je suis ruiné par les vô-
tres moy.

Mad. BERNARD.

Si vous sçaviez toutes les impertinences que vous fai-
tes dire de vous.

M. BERNARD.

Si vous vous corrigez de toutes celles que vous faites,

Mad. BERNARD.

Il n'y a pas jusqu'à vos paysans qui se plaignent que
vous

Vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du Village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui morbleu, & je voudrois que les trous & les bornes fissent casser le col à tous ceux qui viennent ici.

Mad. BERNARD.

Voilà de beaux souhaits vraiment : mais finissons, ne venez vous pas joindre la compagnie.

M. BERNARD.

Non, Madame, & la compagnie ne me plaît pas.

S C E N E XV.

Mr. ET Mad. BERNARD, LISETTE.

LISETTE.

Voilà Madame la Comtesse de Préfanné qui s'en alloit en Bourgogne, elle vient de verser à cent pas d'ici.

Mad. BERNARD.

La pauvre femme ! n'est-elle point blessée ?

LISETTE.

Non, Madame, mais son carosse est bien rompu.

M. BERNARD.

Hé bien, qu'on le racomme.

LISETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état.

Mad. BERNARD.

Je suis à demi consolée de cet accident, puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD.

Quoi vous allez...

Q.

Mad. BERNARD.

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en dispenser.

Mad. BERNARD:

Voilà ce que font vos trous & vos ornieres!

M. BERNARD.

Vous êtes bien-aïse d'avoir cela à me dire, morbleu!

S C E N E XVI.

Mr. ET Mad. BERNARD, LE COUSIN,
LA COUSINE.

LE COUSIN.

Bon jour, ma cousine.

Mad. BERNARD.

Ah, ah, bonjour, Chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien-aïse. *Elle rentre.*

LE COUSIN.

Oh je m'en doute bien. Bon jour, mon cousin.

M. BERNARD.

Bon jour... courage.

LE COUSIN.

Voilà ma sœur que j'ay amenée dans une cariole.

LA COUSINE.

Bon jour mon cousin.

LE COUSIN.

Nous avons pensé mourir tous deux, & nous venons à peine d'être malades chez vous.

Mr. BERNARD.

Comment donc?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air pendant quinze ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

Mr. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE.

Mon pere dit qu'il est admirable.

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre sœur avec mon petit frere, mais la cariole étoit trop petite, & ils ne viendront qu'après demain avec ma mere.

Mr. BERNARD.

Ouy? maugré-bleu de la chienne de parente.

LE COUSIN.

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, & puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE.

Mais, mon frere, il faudroit prier mon cousin qu'on nous fit faire un petit potage.

LE COUSIN.

Ah ouy, à propos, mon cousin, ma mere vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

Mr. BERNARD.

Morbleu, ceci passe la raillerie.

LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis : mon frere le Medecin l'a dit.

LE COUSIN.

Non pas s'il vous plaît, ma sœur, de petites perdrix ; de petites perdrix, & le medecin dit que cela nous retablira beaucoup mieux : N'est-ce pas, mon cousin.

Ils rentrent.

Mr. BERNARD.

Ouais, je ne sçay pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait dessein de me faire pièce ; de petits potages, de petits poulets, de petits perdrix. Ce grand Nicodeme de cousin m'a plus mis en en colere

que tout le reste, & cependant je n'ay jamais eu la force de le lui dire : mais ç'en est trop, allons morbleu une bonne resolution. Je m'en vais être homme à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déjà ici, il en arrivera ce qui pourra.

S C E N E XVII.

Mr. BERNARD, THIBAUT.

T H I B A U T.

OH palsanguoy, Monsieur, vous ne querellerez plus tant. Il vient de vous venir, morgué, une bonne aubene, vela ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte fermée.

Mr. BERNARD.

Qui a-t'il ?

T H I B A U T.

Je veux dire que si vous avez icy bien du monde, vous avez morguenne aussi de quei les nourir.

Mr. BERNARD.

Comment donc ?

T H I B A U T.

Un cerf qui est, morguoy, gros comme un asne, vient d'arriver dans votre cour tout essouffé, quoi que vous maiais deffendu de laisser entrer parsonne, je n'ay, pargué, pas été si sot de ly fermer la porte au nez. Je l'ay bravement laissé passer, je luy ay bravement ôté mon chapeau, & j'ay dit à par moy bon, vela de la provision pour cheux nous, & nôtre Maitre ne sera plus si enragé.

Mr. BERNARD.

Hé bien ?

T H I B A U T.

Hé bian, hé bian, le diôle s'est allé fourrer tout en fond

fond de l'étable derrière un tas de foin. Il croyoit être bien caché là; mais morgué, il n'avoit pas affaire à un gniais. Je ne fis ni fou ni étourdy voyez vous, & crainte qu'il ne s'en retourne comme il étoit venu, avec un bon fusil que j'ay été chercher dans la cuisine, je lui ay sanglé un bon chinfregniau par la face, & depuis il n'a pas grouillé: Hé bien morgué, jurez-vous contre moy d'avoir laissé entrer styla.

Mr. BERNARD.

Non vraiment, tu as bien fait, au contraire, tu es un garçon de bon sens pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine. Il n'est pas tout seul; il y a je ne sçay combien de chiens qui japons dans le Village après d'autres je gage, je m'en vas au bout de la petite ruelle, & tout autant qu'il en viendra, je les detourneray envars ici, & ils seront pris comme des sots; Jarnigué, que des pâtés j'allons avoir.

Mr. BERNARD.

Le Ciel n'est pas tout-à-fait injuste, & cela ne pouvoit arriver plus à propos.

S C E N E XVIII.

Mr. BERNARD, NICOLE;

NICOLE.

ET qu'est-ce donc, Monsieur, que voulez-vous faire de tous ces chiens là? est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

Mr. BERNARD.

Moy?

NICOLE.

Il font je croy plus de quarante qui accommodent bien votre parterre & vos choux. Comme ils labourent il ne leur faut point de pioche.

326 LA MAISON DE CAMP.

Mr. BERNARD.

Ah Ciel ! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisinè qui ont emporté la moitié de vôtre soupé que j'allois mettre à la broche.

Mr. BERNARD.

Comment donc morbleu , jusqu'aux chiens tout sera à bauche chez moy.

NICOLE.

Voirement , ce ne sont pas les chiens qui font le plus de desordre. Ils sont trois ou quatre grands escogrifs & autant de valets qui ne demandont qu'ou est-ce. Ce ne sont pas des hommes , ce sont des diables.

Mr. BERNARD.

Ah ! que la vie de la Campagne est une abominable vie.

S C E N E XIX.

Mr. BERNARD, THIBAUT, Mr. GRIF-FARD.

THIBAUT.

OH palfangoy ; en voila bian d'une autre ; ils vont avoir leur cerf à toute force ; mais ils l'auront morgué pas.

M. BERNARD.

Ah ! double chien , tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf.

THIBAUT.

Ils ne l'auront morgué pas , vous-dis-je , ils méneront plutôt.

SCE

S C E N E .XX

MR. BERNARD, THIBAUT, NICOLE,
MR. GRIFFARD.

Mr. GRIFFARD.

Monsieur, ces Messieurs vous demandent.
Mr. BERNARD.

Quels Messieurs, y a-t'il encore quelque chose de nouveau?

Mr. GRIFFARD.

Non, Monsieur, ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de Madame.

Mr. BERNARD.

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

Mr. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens.

Mr. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.
THIBAUT.

Oh ventregué, ne vous boutez pas en peine, je leur tiendray bian tête moy tout seul.

Mr. BERNARD.

Mon pauvre Monsieur Griffard, je ne sçais plus où j'en suis.

Mr. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maison.

Mr. BERNARD.

Ecoutez, il ne me faudroit point trop presser là-dessus.

Mr. GRIFFARD.

Il faut le faire, vous dis-je.

Mr. BERNARD.

M'ont ils bien fait du degât.

Mr. GRIF-

Mr. G R I F F A R D.

Bon, bon, vous ne sçavez pas tout, chiens, chevaux, Maîtres & valets, tout restera ici jusqu'à demain matin pour être au bois de meilleur heure. Je leur ay oui faire le complot.

Mr. B E R N A R D.

Ah ! ah ! je suis mort, & voila de quoi abîmer tout le Village. Quoi ventrebleu, des gens que je ne connois point.

Mr. G R I F F A R D.

Ils vous connoissent bien eux.

Mr. B E R N A R D.

Ils me connoissent, comment le sçais-tu ?

Mr. G R I F F A R D.

Cela vous fâchera si je vous le dis.

M. B E R N A R D.

Et quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis ?

Mr. G R I F F A R D.

Ils disent que c'est pain benî de venir ronger un homme de Robe à la Campagne, & qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

Mr. B E R N A R D.

Les scelerats.

Mr G R I F F A R D.

Et je suis le plus trompé du monde, s'ils n'ont dessein de vous faire quelque piece. J'ay entendu par-ci parlâ de certaines choses.

Mr. B E R N A R D.

Oui ? oh parbleu c'est moy qui leur en vais faire une. Vien-t-en avec moy seulement.

Mr. G R I F F A R D.

Comment ?

Mr. B E R N A R D.

Cela part de là, vois tu.

Mr. G R I F F A R D.

Qu'est-ce que c'est ?

Mr. BER-

Mr. BERNARD.

Vien-t-en avec moy , te dis-je. Pour cela l'esprit est une belle chose ! Ah si je m'en étois avisé plutôt , je me ferois épargné bien des chagrins.

S C E N E XXI.

Mr. BERNARD, LISETTE, Mr. GRIFARD.

LISETTE.

Monsieur , Madame vous prie , bien fort de venir. & elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERTRAND.

La double masque , il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore , mais ventrebleu , rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir , Monsieur.

Mr. BERNARD.

Je m'en vais... Je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE *seule.*

Par ma foy , il n'a pas trop de tort d'être fâché , & je lui trouve assez belle patience.

S C E N E XXII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi , vous quittez ainsi votre belle-mère !

MARIANE.

La tête me fend , Lisette , je ne puis plus résister à

sans

320 LA MAISON DE CAMP.

tant de fracas. En vérité mon pere a bien raison de n'aimer point la Campagne, & outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquile.

L I S E T T E.

C'est à quoy je rêvois tout à l'heure; mais songez vous à écrire un mot à Erasle?

M A R I A N E.

Tu sçais bien que je n'ay pû le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

L I S E T T E.

Songez donc à le faire à present. C'est un petit étourdi qui fera quelque coup de sa tête s'il n'a point de vos nouvelles; vous sçavez qu'il vous l'a promis, & il est homme à vous tenir parole, & dans le chagrin où est vôtre pere, il ne feroit pas bon l'irriter encore par cet endroit-là.

M A R I A N E.

Et comment fera-t'on pour lui rendre ma lettre?

L I S E T T E.

Voyez; le Village est-il si grand, & aurai-je tant de peine à le trouver.

M A R I A N E.

Tu la lui porteras donc toy-même.

L I S E T T E.

Oui je la lui porteray.

M A R I A N E.

Je vais l'écrire.

S C E N E XXIII.

MARIANE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN.

ET où allez-vous comme ça, ma cousine? venez ça, venez ça, j'ay quelque chose à vous dire qui vous fera bien rire.

L17



L I S E T T E.

Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

L E C O U S I N.

Oh si fait, si fait.

M A R I A N E.

Depêchez vous donc, mon cousin.

L E C O U S I N.

J'ay trouvé en arrivant ici un petit jeune Monsieur
que j'ay vû quelquefois avec vous.

M A R I A N E.

Paix, mon cousin.

L I S E T T E.

Mort de ma vie ne parlez pas de cela.

L E C O U S I N.

Oh je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant
le monde, & je vous ay fait signe je ne sçay combien
de fois là haut que j'avois à vous parler en cachette.

M A R I A N E.

Je ne m'en étois point apperçeuë.

L E C O U S I N.

Je suis secret voyez-vous. Demandez, demandez à
mes sœurs, j'ay toujours sçû toutes leurs petites affai-
res, & si je n'en ay jamais rien dit, ni à mon pere,
ni à ma mere.

M A R I A N E.

Oh mon cousin, Chonchon est un bon enfant.

L I S E T T E.

Hé bien vous a-t-il reconnu, ce Monsieur?

L E C O U S I N.

S'il ma reconnu, il m'a tant fait de caresses, il m'a
tant embrassé. Allez ce garçon là m'aime bien, ma cou-
sine.

M A R I A N E.

Oh je le crois, mon cousin, mais ne vous a-t-il
rien dit!

L E C O U S I N.

Il m'a demandé où j'allois. Je lui ai dit que je ve-
nois

nois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertissois bien, & que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vit seulement. Il prenoit ma sœur pour quelque maîtresse que je menois promener en catimini.

M A R I A N E.

Hé bien mon cousin.

L E C O U S I N.

Hé bien, ma cousine, il a voulu parier dix pistoles que je n'y venois pas, & j'ay parié que j'y venois moy. L'honneur de ma sœur y étoit engagé voyez vous.

L I S E T T E.

Affûrement.

L E C O U S I N.

Je lui ai dit qu'il n'avoit à me faire suivre, mais il n'a pas voulu, & pour plus de seureté, il m'a dit qu'il alloit m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans le champs, & que si je ressortois par là; il verroit bien que je serois entré dans la maison.

M A R I A N E.

Hé bien, mon cousin.

L E C O U S I N.

Hé bien, j'ay été ouvrir la porte, il est entré, & il m'a payé les dix pistoles.

L I S E T T E.

Cela est bien honnête.

L E C O U S I N.

Oui, mais il a voulu avoir sa revanche!

L I S E T T E.

Et comment sa revanche?

L E C O U S I N.

Il a gagé que je ne vous viendrois pas dire qu'il est là, j'ay gagné comme vous voyez, & il faut que vous veniez lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

M A R I A N E.

Moy, que j'aïlle parler à un homme.

C O M E D I E, 333
L I S E T T E.

Et que diantre personne ne vous verra là, & puis voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin Chonchon.

M A R I A N E.

Allons y donc, Lisette, au moins ce n'est que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

L E C O U S I N.

S'il veut gager encore quelque chose, je lui donneray son tour. Allez. Ne me ferez vous pas gagner, ma cousine.

S C E N E XXIV.

T H I B A U T, L I S E T T E.

T H I B A U T.

O H par ma foy, le tour est drôle, ils ne s'attendentons morguonne pas à ça.

L I S E T T E.

Quel autre incident est ce encore ici.

T H I B A U T.

Jarni qu'il est bon là.

L I S E T T E.

A qui en as-tu?

T H I B A U T.

Je ne sommes pu cheux nous, mon enfant, je sommes au cabaret.

L I S E T T E.

Au cabaret, que veux-tu dire?

T H I B A U T.

Oui morgué au cabaret. Tien, nôtre Maître & Monsieur Griffard, venont de plaquer une vieille épée toute rouillée au dessus de la porte avec un bouchon de lierre, & ils ont griffonné au dessous avec un gros charbon : à l'Epée Royale.

334 LA MAISON DE CAMP.

L I S E T T E.

En voicy bien d'une autre.

T H I B A U T.

Dame, c'est ici l'Epée Royale, bon logis à pied & à cheval. La maison est morgué bien achalandée toujours.

L I S E T T E.

Courons avertir Mariane de l'extravagance de son pere.

T H I B A U T.

Vous varrez qu'il n'y viandra pu tant de monde.

S C E N E XXV.

MONSIEUR BERNARD, THIBAUT,
Mr. GRIFFARD.

Mr. GRIFFARD.

Cette invention est admirable.

Mr. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien penauts.

T H I B A U T.

Le diable m'emporte, si vous n'avez plus d'esprit que ly.

Mr. BERNARD.

Tu peux à present laisser entrer tout le monde.

T H I B A U T.

Moy, j'appellerai les passans si vous voulez, & je gage que vous aiez couper la gorge à tous les autres cabaretiers. Ils ne gagneront pas de l'eau. Vela Monsieur vôtre fils qui ne se doute pas de la manigance

S C E N E XXVI.

Mr. BERNARD, DORANTE, THIBAUT,
Mr. GRIFFARD.

Mr. BERNARD.

QU'est-ce, Dorante, vous voila bien seul aujourd'hui : vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon pere, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amene aujourd'hui.

Mr. BERNARD.

Pourquoi non, vous êtes le maître, on vous fait honneur & à moy aussi; vous êtes vous bien divertis d'où vous venez?

DORANTE.

Le mieux du monde, & j'ai trouvé une occasion tout-à-fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

Mr. BERNARD.

J'en suis ravi, je vous assure, il est bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux Gentilshommes, qui depuis vingt-cinq ou trente ans sont à couteaux tirez pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands peres.

Mr. BERNARD.

Voila une querelle bien ancienne, & cela est glorieux à accommoder.

DORANTE

D O R A N T E.

— Ces affaires là font toujours honneur aux personnes
chez qui elles se terminent,

Mr. B E R N A R D.

Assûrement.

D O R A N T E.

J'apprehendois, mon pere, que cela ne vous fit
point autant de plaisir que cela me paroît vous en faire,

Mr. B E R N A R D.

Pourquoi cela.

D O R A N T E.

Je sçai que vous n'aimez point la depense.

Mr. B E R N A R D.

Oh je suis bien changé depuis que vous ne m'avez
vû. Sont-ils beaucoup?

D O R A N T E.

Huit ou dix de chaque côté.

Mr. B E R N A R D.

Ce n'est guere.

D O R A N T E.

Les uns vont arriver, & les autres feront ici demain
matin.

Mr. B E R N A R D.

Oh ça, ça, je vai me preparer pour le recevoir.

D O R A N T E.

Aha mon pere que je vous ai d'obligation.

Mr. B E R N A R D.

Ce sont des gens de bonne chere & de plaisir, n'est-
ce pas?

D O R A N T E.

Oui, mon pere, les plus honnêtes gens du monde.

Mr. B E R N A R D.

Tant mieux. Je suis à vous dans un moment, ne
vous ennuyez pas.

SCENE XXVII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT.

IL leur va jouer quelque tour de Maître Gonin. Tu
 dieu vla un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant
 de rien.

DORANTE.

Cela est admirable comme mon pere est changé d'hu-
 meur depuis trois jours. Thibaut ne trouves-tu pas cela
 tout extraordinaire.

THIBAUT.

Oui morgué cela est tout-à fait bouffon.

DORANTE.

Ne sçais-tu point d'où vient un si prompt change-
 ment ?

THIBAUT.

C'est que...

Il rit.

DORANTE.

A qui en a donc ce maroufle.

THIBAUT.

Il rit.

Monsieur, c'est que.... morgué c'est un drôle de
 corps que vôtre pere ?

DORANTE.

Ecoute, si tu me fais prendre un bâton.

THIBAUT.

Ne vous fachez donc point vla vos Houbereaux qui
 arrivent.

SCENE XXVIII.

DORANTE , TROIS HOUBEREAUX,
THIBAUT.

DORANTE.

Soyez les biens venus , Messieurs , qu'on mette les
chevaux de ces Messieurs à l'Ecurie.

I. HOUBEREAU,

Sçavez-vous que vous êtes bien logé.

DORANTE.

La Maison est assez agreable.

II. HOUBEREAU:

Et le fief est bien noble qui plus est.

DORANTE.

Oui la terre est fort belle.

II. HOUBEREAU.

Et à qui le dites-vous , cette Maison ci devoit
être à moi ; & c'est feu mon grand pere qui l'avoit venduë
au pere de celui qui l'a venduë à Monsieur vôtre pere.

DORANTE.

Je le croy bien. C'a , Messieurs , ne parlons point
aujourd'hui d'affaires , & ne songeons ce soir qu'à nous
divertir. Où sont donc ces autres Messieurs.

III. HOUBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure , & comme leurs
jumens sont pleines , ils n'ont jamais voulu les galoper ;

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous deboter.

I. HOUBEREAU.

Non, s'il vous plaît, ma botte me tient ma jambe fraîche!

DORANTE.

Est-ce que vous êtes botté à crû.

I. HOU-

I. H O U B E R E A U.

Sçavez-vous bien qu'en Eté il n'y a rien de meilleur.

I I H O U B E R E A U.

Moi je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guesres.

D O R A N T E.

Vous avez raison. Mais mon pere quel équipage est-ce là?

S C E N E XXIX.

Mr. BERNARD, DORANTE, LES III.
HOUBEREAUX, Mr. GRIFFARD.

Mr. BERNARD.

C'Est un deshabilité pour la cuisine.

D O R A N T E.

Comment mon pere....

M. BERNARD.

Sont-ce là ces Messieurs.

D O R A N T E.

Oui, mon pere.

Mr. BERNARD.

C'a vitement, depêchons, une chambre pour ces Messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine pour voir ce que vous mangerez.

I. H O U B E R E A U.

Vous moquez de nous, Monsieur, vôtre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD.

A table d'Hôte, je vous entens, tant par tête; comment bien êtes vous, s'il vous plaît?

D O R A N T E.

Mon pere que dites-vous là, que faites-vous, que est vôtre dessein?

P a

Mr. BER-

340 LA MAISON DE CAMP.

Mr. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

I I. HOUBEREAU.

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés;

Mr. BERNARD.

C'est l'Epée Royale à votre service.

DORANTE.

Mon pere.

Mr. BERNARD.

Il y a de bon vin, mais je le fais bien payer.

I I I. HOUBEREAU.

C'est une piece qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah! je crève.

Mr. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, Messieurs, on vous accommodera peut-être mieux? Mais pour moi je suis cher je vous l'avouë.

DORANTE.

Je suis dans le dernier desespoir.

I I. HOUBEREAU.

La raillerie est un peu forte.

DORANTE.

Messieurs ne prenez point, je vous conjure pour.

I I HOUBEREAU.

Mon petit Gentilhomme Cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE.

Mon cher Monsieur de la Garanniere.

I I. HOUBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

Mr. GRIFFARD.

En voila deja un parti.

DORANTE.

Monsieur de Trofinac empêchez de grace...;

I I I. HOUBEREAU.

Touchez là.

DO-

D O R A N T E.

Mon cher ami.

I I I. H O U B E R E A U.

Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

D O R A N T E.

Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore.

I. H O U B E R E A U.

Monsieur de l'Epée Royale, vous aurez au premier jour les étrivieres de ma façon.

D O R A N T E.

Ah ! je n'ay plus des mesures à garder, me voila des³ honoré pour toute ma vie, & je ne dois songer qu'à mourir.

Mr. B E R N A R D.

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

D O R A N T E.

Moi vôtre fils, à vos manieres je ne reconnois point mon pere, & je vai publier moi-même l'indignité d'un tel procedé.

Mr. B E R N A R D.

Les voila pourtant partis, & l'Epée Royale fait des snerveilles.

S C E N E XXX.

Mr. B E R N A R D, Mr. G R I F F A R D.

Mr. G R I F F A R D.

I L n'y avoit point d'autre remede pour vous defaire de tous ces gens là.

Mr. B E R N A R D.

Je voudrois bien sçavoir ce que dira Madame ma femme de tout ceci.

Mr. G R I F F A R D.

Oh vous le sçauvez, elle vous le dira à vous même elle ne se contraint pas avec vous.

P 3

Mr. BER-

32 LA MAISON DE CAMP.

Mr. BERNARD.

Oui, mais je serois ravy d'entendre ce qu'ils disent entr'eux de l'invention que j'ai trouvée.

Mr. GRIFFARD.

Cela n'est pas bien difficile ; mais voici quelqu'un.

SCENE XXXI.

LISETTE, LA FLECHE, Mr. BERNARD,
Mr. GRIFFARD.

LISETTE.

Q Uoi ce grand Monsieur qui nous a trouvé dans le jardin!

LA FLECHE.

Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon Maître, qui est Capitaine des Chasses de tout ce Pais-ci. Il aime son neveu à la folie,

Mr. BERNARD.

Comment diable, voila le valet d'Erafte ; Est-ce qu'Erafte seroit chez moy ;

LA FLECHE.

Oh, par ma foy, voila Monsieur Bernard.

Mr. BERNARD.

Que fais tu ici coquin.

LA FLECHE.

Rien, Monsieur : Je demandois une chambre à cette fille pour mon Maître

Mr. BERNARD.

Une chambre pour ton Maître.

LISETTE.

Oui, Monsieur, Erafte est là haut avec Madame & Mademoiselle votre fille.

Mr. BERNARD.

Erafte est avec ma fille.

LA

L A F L E C H E.

Oui , Monsieur , mais je voudrois bien sçavoir où il couchera pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment coquin.

L A F L E C H E.

Sçavez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route.

Mr. BERNARD.

Attens , attens , je m'en vai t'apprendre.

L A F L E C H E.

Faites-moy toujours tirer chopine , je vous prie.

S C E N E XXXII.

Mr. ET Mad, BERNARD , LA FLECHE.

Mad. BERNARD.

HE' bon Dieu , Monsieur , qu'est ce que tout ceci , ne rougissez vous point de vouloir faire un Cabaret de votre logis , & trouvez-vous que l'équipage où vous êtes convienne fort à un homme de votre caractère?

Mr. BERNARD.

Pourquoi non , Madame , ne vaut il pas autant vendre mon vin à la Campagne , que de le faire vendre à pot dans Paris comme la plupart de mes Confreres.

Mad. BERNARD.

Eh fy , Monsieur.

Mr. BERNARD.

Je me moque de cela , & je ne veux point être ruiné

Mad. BERNARD.

Oh bien , Monsieur , vous êtes plus prêt de l'être que vous ne vous l'imaginez. Je n'entens point du tout

les affaires ; mais il y a là haut des gens en disposition de vous en faire une très mauvaise.

Mr. BERNARD.

Comment donc , Madame , une mauvaise affaire.

SCENE DERNIERE.

Mr. ET Mad. BERNARD, ERASTE, LA
FLECHE, Mr. GRIFFARD.

ERASTE.

Non , Monsieur , n'aprehendez rien.

Mr. BERNARD.

Ah , ah , Monsieur , que venez vous faire chez moi ;
ne vous ay-je pas fait dire...

ERASTE.

Ecoutez-moy s'il vous plaît , & vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous assurément. La sottise qu'a fait un de vos valets de tuer un cerf , qui s'étoit sauvé chez vous , & qu'on a trouvé caché dans votre écurie , suffiroit pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre , & je ne sçais même si mon oncle ne risquera point la sienne en ne poussant pas la chose ; & cependant , Monsieur si vous voulez bien que j'aye l'honneur d'être votre gendre , il n'en fera jamais parlé.

Mr. BERNARD.

Non , Monsieur je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achetera ma Maison ; car je m'en veux defaire.

ERASTE.

Qu'à cela ne tienne , Monsieur , je vous rendray tout ce qu'elle vous a coûté & vous y serez toujours le Maître.

Mr. BERNARD.

Non , s'il vous plaît , & vous commencerez des au-
jour

jourd'hui même à en faire les honneurs & la dépense.

ERASTE.

De tout mon cœur.

Mr. BERNARD.

Eh bien, je vous donne donc ma fille pour être de-
fait de ma Maison.

ERASTE.

Allons rejoindre la compagnie, je voudrais bien
qu'elle fût plus nombreuse.

Mad. BERNARD.

Mais le pauvre Dorante a sur le bras une fort mau-
vaise affaire.

ERASTE.

Nous accommoderons tout, Madame, & ces Mes-
sieurs qu'il avoit amenez ne refuseront pas d'être des
nôces.

LA FLECHE.

Mon Maître n'est pas mal dans ses affaires avec une
jolie femme, & une Maison de bouteille: Il aura plus
d'amis qu'il ne voudra.

F I N.



P 4

COMPTON
J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
ERRATUM

De tout mon cœur,
MR. BERNARD
En attendant, je vous prie d'agréer
ma haute estime.

ERRATUM
Après réflexion et comparaison, je voudrais
vous en faire part.

MR. BERNARD
Je vous prie d'agréer
ERRATUM

Monsieur le Comptable, Monsieur, et moi
nous sommes en retard sur ce point
de nos obligations.

ERRATUM
Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport de l'année : il vous
sera remis en votre lieu.



AD: 112 759

X2577089

112759

8





LA
MAISON
DE
CAMPAGNE



A BRUSSELLES,
Chez JOSSE DE GRIECK ; Marchand-Libraire
proche la Steen-Porte.

M. DCC. XL

